

La résistance au féminin dans une odyssee mémorielle

Mebarka Nawel LASRI¹

*Le Châle de Zeineb*² est un roman couronné par le prix de l'Escale Littéraire d'Alger (2015). Rédigée à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, l'œuvre ne déroge pas à la thématique récurrente voire sempiternelle de l'Histoire coloniale, un matériau narratif primaire de la génération d'Hamoutene.

Notre article est axé sur la vision subversive d'Hamoutene qui renverse et remet en question la thématique de la condition féminine dans une société patriarcale où les femmes sont assujetties par les hommes et où une large partie d'entre elles subit et cautionne le machisme et la suprématie masculine. Dans une écriture de la dénonciation, Hamoutene se situe dans la continuité des auteurs maghrébins féministes qui défendent la cause des femmes contre l'ordre patriarcal. Sous le sceau de l'Histoire, la romancière dépeint l'évolution de la condition féminine en Algérie de 1830 à 2012. Elle octroie la parole à une lignée féminine qui héritent d'un collier en or et d'un châle revenant à leur arrière-grand-mère abattue par le colonisateur en 1840 (les fils conducteurs du récit).

La problématique autour de laquelle se construit notre article est l'écriture de l'Histoire/témoignage où au summum de la violence et sous la férule du patriarcat, la femme, de par sa résistance, franchit le seuil du gynécée pour retrouver une voie autre que celle qui lui est prédestinée. Elle s'affranchit de sa vulnérabilité et de ses faiblesses pour faire contrepoids à la double servitude : la colonisation française et l'emprise masculine. De ce fait, notre objectif est de savoir quelle est la perspective de l'auteure à réécrire l'Histoire de son pays, tout en embrassant respectivement les trois périodes charnières dont la colonisation, la décolonisation et la décennie noire, et comment l'objet-féminin est manié comme vecteur de la mémoire à la fois singulière et collective. A cet effet, nous proposons trois axes d'analyse : « L'écrivaine femme, un plénipotentiaire de son temps », « Le

¹ Université de Sétif 2, Algérie.

² Hamoutene, Laila, *Le Châle de Zeineb*, Alger, Casbah, 2014.

statut social de la femme entre déconfiture et triomphe », « Renarrativisation du mythe de la grotte ».

Dans cet article, nous interrogeons les procédés narratifs et énonciatifs engagés qui tissent le récit pour matérialiser la visée de la romancière, ainsi nous fondons notre analyse sur une approche sociohistorique permettant d'interroger l'écriture par rapport à la référentialité historique et le paradigme de la condition féminine dans le contexte de la fiction. Une approche sémiotique est aussi sollicitée pour identifier les composantes symboliques de l'espace.

1. L'écrivaine femme, un plénipotentiaire de son temps

La colonisation, la guerre de décolonisation et la décennie noire inspirent Hamoutene, permettant à son roman *Le Châle de Zeineb* de voir le jour. Le récit n'échappe pas à la question récurrente de la contiguïté entre le réel et le fictionnel. « Le succès du roman, dit Michel Raimond, tient au fait qu'il nous livre des prestiges de l'imaginaire et la saveur du réel »³. Dans cet axe, notre intérêt est de cerner le degré de rapprochement du réel et du fictionnel ainsi que de comprendre la visée de l'auteure en réécrivant l'Histoire de son pays.

Le rapport de l'imaginaire au réel, dans le cas de la réécriture de l'Histoire d'Algérie, est certainement un rapport assez étroit, du moment qu'il s'agit d'une réécriture d'une Histoire événementielle englobant atrocités et génocides réellement vécus, d'où le constat de Bouguerra sur la redondance de la thématique du passé colonial, et la proximité du réel et du fictionnel dans la production romanesque algérienne qu'il est possible de résumer sous le titre de « L'écriture du deuil » :

« Les écrivains algériens, certes, reviennent d'une façon insistante sur la longue parenthèse coloniale et sur l'interminable guerre de libération nationale en raison des violences auxquelles ces événements ont donné lieu, des traumatismes qu'elles ont fait subir aux consciences et de l'impact qu'elles ont laissé dans la mémoire collective. »⁴.

³ Raimond, Michel, *Le Roman*, Paris, Armand Colin, 1989, p. 8.

⁴ Bouguerra, Mohamed Ridha, *Histoire de la littérature du Maghreb*, Paris, Ellipses, 2010, p. 154.

Bien que les événements racontés dans *Le Châle de Zeineb* semblent être un déjà lu, Hamoutene se veut une écrivaine qui s'empare de sa plume, pour compléter les lacunes de l'Histoire, dire l'indicible, et témoigner des faits et des violences vécus par ses ancêtres (les premières années de la colonisation) et d'autres qu'elle-même a partagés avec ses concitoyens (guerre d'indépendance et terrorisme). En effet, la perspective de la romancière est d'apporter une nouvelle lecture/ réécriture de l'Histoire à travers des voix féminines, adoptant ainsi la visée d'Assia Djebar, de Nassira Belloula, de Maïssa Bey et de bien d'autres écrivaines femmes :

« Ecrire en français mais pour inscrire tout de même voix des aïeules et vérités inversées, renversées, dans leurs jeux d'ombre et de réalité, ce serait cela, écrire en francophonie »⁵.

Dans sa création littéraire, l'auteure embrasse les trois périodes phares de l'Histoire de son pays, la référentialité historique est donc omniprésente dans les différents chapitres du récit. Les trois tragédies nationales sont discernables à travers l'insertion d'événements historiques (colonisation, guerre de libération, terrorisme), de datation (1837-1840 - 8 mai 1945-1962-1994), et de personnages emblématiques (Emir Abdelkader, El Mokrani).

De l'inscription des moments clés de l'Histoire, nous pouvons dire littéralement et dans tous les sens que le roman est historique, par ailleurs, l'omission volontaire de l'écrivaine de situer le récit dans un espace réel distinct pourrait être lue comme une genèse et une fable qui éloigne l'histoire de sa naturalité présumé, ou encore comme un aspect de généralisation des faits et des impacts d'une colonisation et de ses atrocités, d'où l'insignifiance d'inscrire le cadre spatial dans *Le Châle de Zeineb*.

La guerre déracine, appauvrit et déplace les populations. Un réel renversement social et économique affecte les autochtones. De maîtres à esclaves, d'une vie sereine et paisible aux affres des hécatombes. Les premières années de l'occupation s'avèrent être celles des plus dures pour la population. Remémorer, revivifier, voire fabuler l'histoire est une mission léguée aux voix féminines pour garantir une anamnèse aux vérités voulues pérennes et immortelles :

⁵ Djebar, Assia, « Pour quelle vérité... », *Le Magazine littéraire*, 451, mars 2006, p. 44.

« C'est notre mère, aidée en cela par grand-mère, qui nous avait soufflé cette pensée principalement en nous narrant l'histoire des femmes de notre famille [...] le passé surgissait alors, tel un animal chimérique, transportant dans sa gueule sanguinolente des drames dont nous découvrons l'ampleur plus d'un siècle après. » (p. 91)

Ranimer le passé est le souci majeur des voix féminines de Hamoutene qui perpétuent la tradition dans le but d'échapper au trouble de l'origine, à l'assimilation française et à l'effondrement dans l'opacité de l'Histoire. En effet, le rôle de gardiennes de la mémoire collective revient aux femmes. C'est ce que souligne Milò en interrogeant l'œuvre littéraire de Djébar, et notamment son poème *Un Pays sans mémoire* qui inspire la scène centrale dans *La Nouba des femmes de Mont Chenoua* (1978) :

« Mon aïeul un jour perdit sa noble tête/ Au combat parmi ses guerriers / C'était en dix huit cent soixante dix [...] Et l'histoire contée se répète / Rosée sur les feuilles de la nuit / Prunelles dans le blanc des yeux de l'oubli »⁶.

La femme transmet l'Histoire, la culture et les convenances par la narration des contes populaires édifiants et pédagogiques plus que divertissants.

Les premières années d'occupation sont reprises à travers l'histoire du village de Ben Salem. Le sort tragique des villageois est largement exploité dans le roman. L'armée française atteint les autochtones dans leur terre, honneur et dignité. Politique de la razzia, génocides et viols de femmes, destructions et pillages des villages, déplacement de la population, sont la politique la plus fiable, selon le colonisateur, pour soumettre l'Algérien et l'assujettir :

« Les maisons, les bêtes, les récoltes livrées aux flammes, les jeunes filles enlevées qu'on retrouvait plus loin, hagardes, le corps meurtri [...] les soldats français rient fort ou se disputent le butin dont ils se sont emparés avant d'incendier les maisons. » (p.18-19)

L'Algérien semble anéanti et conquis, mais en vain, les années se succèdent et le désir de la liberté est de plus en plus intense. Les éléments

⁶ Milò, Giuliva, *Lecture et pratique de l'Histoire dans l'œuvre d'Assia Djébar*, Frankfurt, Peter Lang, 2007, p. 48.

identitaires, dont religion, culture et histoire ont servi de jalons pour faire contrepoids à la colonisation. Après 124 ans sous le joug de la colonisation, on se déchaîne de l'emprise coloniale et on affirme son existence par une révolution menée par tout le peuple. L'auteure met en scène le combat des descendantes de Zeineb : Khadîdja, Warda et Sarra. Des femmes éduquées et préparées pour voir, un jour, leur pays libre. Elles n'hésitent pas à revendiquer leur droit à la dignité et à la reconnaissance. Elles se veulent le parangon de leurs aïeules :

« Khadîdja recevra la soif de combattre l'envahisseur et le jeter hors notre sol, à jamais. Venue participer aux manifestations pacifiques du 8 mai 1945 à Sétif, elle mourra ainsi que son époux par les balles meurtrières de l'armée française » (p. 58).

Warda est portée par le désir de libérer l'Algérie de l'emprise coloniale. Rien ne vaut à ses yeux, même pas sa virginité. Que serait la valeur du pucelage du corps alors qu tout un pays, une nation, une Histoire sont violés ? Depuis toujours, Warda est imbibée d'une atmosphère de militantisme, son engagement est irréversible :

« J'avais passé trois mois d'entraînement éprouvant dans un camp non loin de la frontière tunisienne à courir dans le maquis, manier les armes, donner les premiers soins aux blessées » (p. 78).

La jeune femme perd sa vie mais son histoire marquera les générations à venir, elle est la descendante prodigieuse et digne de succéder à son arrière-grand-mère, Zeineb.

Après 30 ans de l'indépendance, des évènements tragiques émergent horriblement et témoignent des violences atroces d'une guerre que les islamistes ont livrée aux populations et particulièrement aux femmes :

« La branche armée du FIS⁷ a pris la place du parti politique responsable jusqu'alors du désordre et des agressions verbales et la sauvagerie a atteint des seuils insensés. Telle une épidémie les assassinats ont touché des sphères de plus en plus larges de personnes : intellectuels, journalistes, policiers, militaires, syndicalistes, travailleurs... » (p. 122).

⁷ Font Islamique du Salut, parti politique islamiste fondé en 1989.

Ainsi la narration évolue vers d'autres lieux du discours et vers d'autres foyers d'énonciation. Le récit opère un déplacement de la période coloniale à la période du terrorisme des années 90.

Il est à noter que la narration foisonne de termes comme menaces, terreur, harcèlement, enlèvements, oppression, torture, viol, embuscades, égorgements, massacres collectifs, décapitation ... Les assassinats sont nombreux, le fléau sévit à grande échelle et touche toutes les familles, toutes les villes.

La perspective d'Hamoutene, à travers l'exhumation de l'Histoire, pourrait être animée par son désenchantement du présent de son pays, dont le statut de la femme. Un statut qui louvoie selon les conditions sociohistoriques dans lesquelles évolue la femme, ce qui sous-entend une volonté de réécrire le passé en rapport avec le temps présent, le passé étant vu en fonction des dédales contemporains, donc son récit se veut telle une semence qui tombe sur une terre fertile. C'est ce que nous tentons de démontrer dans l'axe suivant.

2. Le statut social de la femme entre déconfiture et triomphe

L'inégalité entre femme et homme n'est guère un phénomène réservé aux populations déclassées. Dans l'ensemble des sociétés antiques ou modernes « l'éternel féminin » réduit la femme à un rôle second ou à vrai dire à l'anonymat au sein de sa communauté, d'où le combat des féministes, qui tentent de libérer la femme du statut imposé par un système de valeurs hiérarchisées par le patriarcat, qui lui est souvent défavorable. Beauvoir demeure une icône emblématique de ce combat pour définir une identité distincte des femmes, « elle s'attache à défaire les mécanismes de "l'éternel féminin" »⁸.

À quelques exceptions près, le roman d'Hamoutene est prioritairement orienté vers la défense de la cause féminine. A première lecture du récit, nous sommes confrontée au spectacle de la violence à travers la voix d'une petite fille de sept ans, mais plus les séquences narratives se succèdent, plus nous découvrons l'aspect féministe de l'œuvre. La question qui se pose désormais est comment s'inscrit la visée féministe de l'écrivaine dans *Le Châle de Zeineb*. La textualisation du discours sociohistorique est-elle

⁸ Sambron, Diane, *Les Femmes algériennes pendant la colonisation*, Alger, Casbah, 2013, p. 67.

en faveur ou en défaveur du personnage féminin ?

La saga féminine d'Hamoutene se caractérise par un enchevêtrement des voix de personnages féminins qui narrent ce récit mémoriel, et dont le lecteur doit démêler les instances d'énonciation nombreuses racontées dans ce roman. Hamoutene bifurque de son intention liminaire, réécrire l'Histoire, pour écrire la femme algérienne, lui offrir la parole et lever le voile sur des vérités très peu connues, dissimulées et celées depuis longtemps.

Techniquement, cette forme d'engagement féministe est d'emblée perceptible dans l'onomastique du titre qui inscrit le nom d'un personnage féminin. Les prédécesseurs d'Hamoutene optaient souvent pour des titres plus référentiels sur la situation sociohistorique du pays dans sa globalité : *Le Fils du pauvre* (Feraoun 1950), *La Grande maison* (Dib 1952), ou plus métaphoriques tels que *l'Opium et le bâton* (Mammeri 1965), *Le Printemps n'en sera que plus beau* (Mimouni 1978). Hamoutene met en exergue l'éponyme Zeineb dont le courage et la témérité alimentent toute sa filiation féminine.

La dégradation de la condition féminine depuis 1830 est principalement d'ordre social. L'enfermement de la femme n'a aucun rapport avec les exigences de la foi musulmane, contrairement au répandu dans le conscient collectif. Selon les historiens, les femmes paysannes avaient la possibilité de participer aux tâches agricoles sans être voilées. Les femmes citadines portent un haïk laissant découvert le visage, mais sont réduites à un espace clos, car elles n'avaient pas de motifs pour quitter leurs demeures : « Les rites agraires, qui associent l'homme et la femme, attestent de l'ancienneté du rôle des femmes dans ce domaine, rôle à la fois actif et magique »⁹.

La marge de liberté, accordée aux femmes avant la colonisation, est restée longtemps sous les boisseaux. Hamoutene se charge donc à travers ses personnages féminins de jeter la lumière sur l'opacité de l'Histoire en remontant le temps pour inscrire l'évolution de la condition féminine depuis les premières années de l'occupation jusqu'à notre ère.

⁹ Amrane, Djamilia, *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991, p. 19.

2.1. Rétrécissement de l'espace (1840)

La condition féminine dans la société précoloniale du roman se construit au-delà des différences où prévaut une condition humaine, qui place chaque membre de la communauté autochtone sur un plan d'égalité des droits et des devoirs. Le sexisme semble être un phénomène jusque-là ignoré par les personnages d'Hamoutene, mais qui va se construire au fil des années d'occupation française. « Nos aînées, avant la colonisation, avaient bénéficié de plus de considération et de liberté » (p. 99). Yamna en est un personnage témoin. Une jeune femme indépendante qui monte à cheval et s'habille en hommes pour être à son aise dans des interminables escapades, d'ailleurs c'est de son expérience à braver l'inconnu et de sexuer la nature qu'elle va puiser pour venir à l'aide des rescapés de son village :

« Je me promets de suivre l'exemple de Yamna et de dépasser ma condition pour être utile comme elle l'est aujourd'hui [...] Yamna a pourtant quelque chose de plus qui lui vient de l'habitude d'affronter la nature, les animaux sauvages, de monter à cheval, de se défendre, le corps libre de tout vêtement lourd ou encombrant. » (p. 39).

Le discours de la narratrice ne considère aucunement la conduite de Yamna comme une entorse aux convenances, bien au contraire, elle est largement complimentée, ce qui ne devrait être qu'une preuve d'un comportement admis et approuvé par la société.

À l'issue du fragment ci-dessous, nous concluons que le garçon, dans la société précoloniale, n'est pas mis au-devant de la scène, il n'est pas le seul à jouir de l'amour et de l'affection de ses parents et notamment le père :

« Abi serait si malheureux si son autre fils venait à périr. S'il aime sa fille, mon père adore son fils parce qu'un garçon qui pourra chasser avec lui et combattre nos nouveaux ennemis. » (p. 39)

Zeineb souligne, dans son discours, que son père l'aimait autant que ses frères. S'il arrive qu'il éprouve une préférence pour eux c'est parce qu'ils contribuent à subvenir aux besoins vitaux de leur famille en travaillant la terre et en luttant contre les envahisseurs.

Il est à noter que la figure détestable du « frère » apparaît plus loin dans le discours de Warda (1959). La haine entre la fille et son frère est largement due au comportement injuste des parents à l'encontre du sexe

féminin. La préférence pour le garçon et l'accord de multiples privilèges accentuent le sentiment d'injustice et d'animosité envers la gent masculine.

Une fois la population soumise à l'occupant, le paysage de la société est aussitôt métamorphosé. Le statut de la femme est totalement bouleversé par les nouveaux détenteurs du pouvoir. L'espace extérieur, où jusque-là circule librement la femme, lui est interdit. Elle ne sort que voilée, pour se mettre à l'abri des regards du colonisateur qui ne manque pas de saisir la moindre occasion pour la profaner et la souiller dans son honneur :

« L'atmosphère est tendue, les époux, les pères, les frères n'ont plus que ce champ rétréci où exercer leur autorité, ils ont cloîtré les femmes et voilé celles qui, par nécessité, doivent circuler dans le camp, rendant leur existence encore plus difficile à supporter. » (p. 70).

La femme semble subir une double oppression, celle du colonisateur et celle de la hiérarchie sociale.

2.2. Franchissement de l'espace interdit (1959)

Le motif principal de l'adhésion de la femme au harem procède d'un désir de la protéger, mais au fil des années, l'intention originelle se transforme en un désir obsessionnel chez les hommes pour l'assujettir. Une femme, selon l'auteure, de s'affirmer, du moins, devant le sexe féminin, puisque le foyer familial est le seul espace leur permettant d'exercer leur souveraineté et leur machisme :

« Eux aussi esclaves du colonisateur. Ma vie a été jalonnée de combats, combat pour trouver ma place dans la famille que l'éclatement tribale a rendue orpheline, combat au sein d'une société qui a perdu ses repères et qui retient son souffle dans le sein de la femme érigée en autel [...] j'ai hérité de cet héritage, ce rôle de gardienne des traditions qui, me sacrifiant, me cantonnait dans des comportements de soumission que je détestais. » (p. 44)

La notion de l'identité genrée est d'emblée mise en scène depuis la prise de la parole de Warda qui entame une discussion fictive avec son aïeule Zeineb. Warda s'oppose virulemment au sexisme qui fait que les filles soient reléguées au second plan, laissant un goût infâme de la servitude masculine :

« Pénétrés tous deux (les parents de Warda) de la suprématie de l'homme qu'avec naturel et sans calcul, ils accordaient à notre frère des privilèges dont nous ne pouvions bénéficier [...] opprimées nous l'étions donc doublement [...] nous étions, nous femmes, seuls à en souffrir. » (p. 45)

Cette jeune fille, obsédée par le souvenir de son ascendante, semble franchir toutes les générations de femmes les séparant. Elle n'aspire qu'à lui ressembler. En effet, la prosopopée fréquente dans le discours de Warda affirme l'obsession de la jeune fille par l'histoire de Zeineb, son courage et sa gloire :

« Je puise ma force dans ton courage [...] je sais ton histoire [...] elle se mêle à la mienne, à celle des générations de femme qui nous séparent et nous enchaînent l'une à l'autre » (p. 31).

Implicitement, cet attachement n'est qu'une volonté de retrouver la condition féminine précoloniale, d'un retour à la reconnaissance et à la gloire.

L'autorité du passé et la mémoire atavique affectent doublement la postérité féminine de Zeineb. Initialement, elles sont les heureuses héritières du renom de Zeineb et de Yamna qui se sont débattues avec véhémence pour survivre. Par ailleurs, elles portent en elles le fardeau de ces réminiscences, elles doivent être dignes du passé illustre de leurs ancêtres, mais elles se retrouvent, paradoxalement aussi prisonnières de leurs souvenirs que de leur condition de femme, dans une société qui porte en bandoulière son machisme.

Bien que Warda et sa sœur soient les descendantes de femmes emblématiques, elles échappent de loin à la phallocratie biologique, qui autorise les hommes à les dominer et à décider de leur sort. Cette génération de femmes qui à peine sortent du gynécée pour aller à l'école sont aussitôt marginalisées par leurs pareilles, car différentes. Warda est doublement exclue ; par l'héroïsme de son aïeule et par son instruction. Elle aspire à s'affirmer, il n'y aurait, pour elle, meilleure opportunité que la guerre de la libération qui mettra le feu aux étoupes. Enfin, elle se retrouve sur les talons de Zeineb et s'engage pour la cause de son pays.

Paradoxalement, le centre de torture est le seul espace qui permet à la femme d'exister. Warda rivalise avec les moudjahidine, elle les surpasse en termes d'endurance et de courage. Elle défie par sa résistance tous les hommes, colonisateurs et colonisés. Son combat est une double affirmation de soi, face aux tortionnaires et aux combattants :

« Qui étais-je pour souhaiter les mêmes droits que mes frères ? Nous y sommes. Devant la répression à la française, devant la torture, devant la douleur, je n'ai droit à aucun privilège et ai enfin gagné le droit d'être l'égal des hommes. » (p. 46).

La guerre de libération permet aux femmes, dont Warda, d'échapper à la précarité de leur condition de vie, avec la libération de leur patrie, elles pensent acquérir un nouveau statut et une reconnaissance. Une reconnaissance même dans la pire des situations que pourrait endurer une femme : le viol.

À travers la scène du viol de Warda, l'auteure pointe du doigt les traditions du mariage qui destinent les jeunes filles à des hommes inconnus. Ils s'emparent de leur corps, les « violent. » tout en étant allégués par la religion et les mœurs :

« Ils ont écarté mes jambes, ils ont mis ce fil dénudé dans mon sexe [...] un liquide chaud s'écoule entre mes jambes et macule le sol. Du sang. Une manière comme une autre de perdre sa virginité. » (p. 33)

L'auteure continue dans sa lancée contre les coutumes qui accablent le personnage féminin, elle remet en question le statut de la femme pubère, qui, sans le cycle menstruel, serait systématiquement exclue car infertile : « Le sang épié chaque mois à la date des règles, preuve d'une pureté qu'il fallait exhiber pour être acceptée par le clan » (p. 33). Le discours anticonformiste est renforcé par des subjectivèmes dépréciatifs des traditions qui enfoncent la femme dans la servitude du sérail « J'abhorrais cette complicité féminine [...] parce qu'elle m'ôtait le droit de faire de mon corps ce qui me plaisait » (p. 33).

Etrangement, Warda se réjouit de son viol, elle trouve que ses tortionnaires lui mettent les pieds à l'étrier en la dépucelant avec le fil d'électricité. L'atrocité de cet acte est atténuée par le plaisir d'être épargnée du viol de l'époux. Perdre sa virginité est donc une vengeance des convenances et une réappropriation du corps, de la destinée : « sans s'en douter mon bourreau m'offre cette latitude » (p. 33). Dans ce contexte, les hommes indigènes sont implicitement dépeints comme étant plus atroces, plus monstrueux que les bourreaux.

2.3. Retour au gynécée 1994

Le jour de la victoire, elles descendent, en liesse, dans les rues, fêter l'indépendance de leur pays et leur libération du joug du patriarcat. Dans leur raisonnement, légitimées par leur militantisme, elles vont jouir des mêmes droits et chances que les hommes, et ne seront plus réduites aux espaces clos et intimes. Après quelques mois, les femmes sont confrontées à la réalité. Leurs acquis semblent reculer et les détenteurs de l'ordre social exigent leur retour au mutisme et à la servitude car leur mission de soutenir leurs concitoyens dans la guerre est terminée :

« L'admiration, le respect que me manifestent aujourd'hui les combattants, ravalés souvent au stade animal par leurs bourreaux, me rassurent parfois mais la victoire n'est pas encore acquise, mes lectures m'ont appris qu'elle fait souvent oublier les serments et les bons sentiments ! » (p. 77).

Le discours sagace et intelligible de Warda prédit l'avenir réservé aux femmes dont le rêve de se libérer et de s'affirmer n'est, au final, que chimérique.

L'ère du développement semble accompagner le mouvement d'indépendance. Les personnages féminins, vivant dans les grandes villes, moissonnent leur dévouement dans la cause du pays, ainsi le paysage de la société change-il progressivement. Elles ne sont plus destinées au seul rôle de génératrice, elles s'approprient des espaces et des domaines jusque-là réservés aux hommes, elles vont à l'université et occupent des postes de travail plus au moins importants :

« Nous étions au cœur de ces mouvements, je rencontrais des jeunes hommes pleins d'espoir qui voyait en la femme leur égale, je terminais ma médecine. » (p. 119)

Par ailleurs, le féminisme naissant est hâtivement étouffé par « l'Islamisme », dont la cible préférée demeure la gent féminine. Les intégristes religieux bafouent tous les exploits réalisés par la femme, ils remettent même en question sa contribution à la guerre d'indépendance, et son engagement dans l'essor de son pays :

« Tout est sujet à critiquer lorsqu'il s'agit des femmes, ils sont focalisés sur nous : Va t'habiller décentement ! Ne parle pas français ! N'écoute pas de musique ! Pour eux notre place est dans le gynécée » (p. 121).

Ce bouleversement de la situation sociohistorique a pour finalité le retour définitif de la femme au harem, pour ne plus le quitter.

Avec la dernière descendante, Amel, *le châte* disparaît de la narration. Cette omission semblerait largement intentionnée vu la position de la dernière génération de Zeineb. Effectivement, les élans d'une réconciliation heureuse avec les origines sont interrompus. Amel refuse d'être sous l'emprise de l'Histoire de son ascendance. Selon elle, le passé est insignifiant, désuet :

« Elles voudraient que je leur ressemble que je continue leur combat, mais je ne veux pas [...] qu'ont-elles gagné pour avoir participé à libérer notre pays ? [...] elles sont ce que Warda appréhendait : antigones des temps nouveaux [...] en dehors de La Kahina, de Fatma N'Soumer et de quelques figures de la révolution, peu d'héroïnes féminines ont survécu à l'oubli. » (p.135).

Stratifier les souvenirs pour se construire lui semble un gâchis et un effort infructueux. La semence du passé tombe cette fois-ci sur un basalte.

Ce tournant dans le récit n'est guère fortuit de sens. L'auteure pointe du doigt la génération du post-terrorisme, tout en tentant de les sensibiliser et de les inviter à renouer avec l'Histoire, tout dans le but de renforcer et d'animer le sentiment de patriotisme chez eux, seul élément permettant le progrès de la nation. En plus, la romancière incrimine les instances étatiques pour avoir occulté le combat des femmes, ignorer et voire réduire à l'oubli leurs exploits et prouesses, reniant ainsi leur existence même. A travers le discours d'Amel, l'auteure lance un appel pour reconnaître l'ampleur de la lutte des femmes et de regarder le futur à travers les yeux de la mémoire.

3. Renarrativisation du mythe de la grotte

Le mythe de la grotte/caverne¹⁰ est un mythe fondateur de la pensée humaine depuis les temps les plus reculés. La caverne inspire philosophes, hommes de lettres, psychologues, peintres et cinéastes, depuis Platon (2016), Homère (1979) et jusqu'aux temps modernes avec Werner Herzog (2010), Yamina Mechakra (2000) et bien d'autres chercheurs et auteurs.

¹⁰*Encyclopédie des symboles* (1996) : Les cavernes symbolisent l'accès secret à un monde souterrain. Elles sont le plus ancien lieu de culte de l'humanité [...] la retraite dans la caverne est une donnée originelle. La caverne représente l'abri absolu (p. 104-105).

La grotte est une source d'inspiration et de création, entourée de mystères et inspirant tantôt la peur, tantôt la paix. La redondance de la thématique de la grotte, dans les deux sens réel et virtuel, nous incite à nous interroger sur les modalités et les perspectives de la renarrativisation du mythe de la grotte dans *Le Châle de Zeineb*.

Le combat n'étant pas équitable, il serait vain de se dresser devant une armée possédant un arsenal de guerre avancé et des soldats sanguinaires. Les habitants se confinent dans les grottes pour échapper à leurs poursuivants. Rappelons que cette thématique d'enfouissement dans la grotte pour se préserver de la cruauté coloniale est déjà citée chez Dib : « Avalés par le vagin de la terre [...] sont désormais confinées à l'intérieur d'un bitume géologique »¹¹. Mechakra Yamina fait de la grotte un espace d'affirmation de soi de son héroïne, exclue parce que bâtarde, orpheline et femme : « La grotte tient un lieu de repli et de havre pour ceux qui se sont exposés et doivent se refaire à son "ombre" »¹².

Les personnages d'Hamoutene ne font pas uniquement la guerre contre le colonisateur, mais aussi doivent-ils lutter contre la nature. Les tempêtes de neige sont un vrai obstacle à la montée des rescapées du village, s'ajoute le vent et les épines : « Toute la nuit, le vent ne cessera de hurler après nous, esprit vengeur venu nous châtier d'avoir toléré la profanation de nos demeures » (p. 23-24). Hamoutene personnifie le vent et lui octroie le rôle d'un actant influant dans le parcours narratif du récit. La nature semble épouser la cause de l'ennemi.

Paradoxalement, cette même nature qui accentue leurs affres, leur offre un refuge tout en ralentissant la course folle des soldats qui les poursuivent. Dans l'immédiat, la solution au trouble cosmique qu'induit la colonisation demeure dans l'enfouissement, la cohorte se réfugie dans une grotte : « Nous arrivons la nuit tombée à la grotte. Elle est étroite, comme un long couloir au bout duquel brasille une flambée [...] nous retrouvons soudain un semblant de sécurité et de confort. » (p. 29). Au départ, la grotte semble garantir la paix et la survie à ses confinés, elle est un lieu de havre mais elle trahit aussitôt sa promesse, elle finit par accoucher des rescapés. Hamoutene semble reprendre la fin tragique de *La Grotte éclatée* de Mechakra dont une grande partie des villageois rencontre une fin tragique. Les Beni Salem sont tous exterminés excepté la petite Zeineb et Meriem. La mini-grotte qu'elles ont

¹¹ Dib, Mohamed, *Qui se souvient de la mer ?*, Paris, Le Seuil, 1962, p. 36.

¹² Mechakra, Yamina, *La Grotte éclatée*, Alger, ENAG, 2000, p. 32.

découverte inopinément les a protégées de la férocité des bourreaux français : « Un coup de feu éclate. Des cris se mêlent au bruit des sabots et des hurlements des femmes [...] J'entre dans la cavité que nous avons découverte le matin même » (p. 40).

Après plus d'un siècle, vouée à la déréliction dans un placard/cellule, Warda recourt à l'exercice de la mémoire pour atténuer sa souffrance physique et morale. Son ultime remède s'avère la réminiscence de son aïeule, leurs destins se sont, enfin, croisés. Warda, elle aussi, est placée dans une grotte, une grotte virtuelle qui conceptualise la grotte qui, jadis, a sauvé Zeineb :

« La pièce où je me suis effondrée tout à l'heure est à peine plus grande qu'un placard. Cela ne me dérange pas car j'y suis recroquevillée sur moi-même [...] dans une position fœtale qui me rassemble » (p. 32).

Elle épouse la position fœtale tout en se ressourçant de l'héroïsme de Zeineb : « Zeineb, ma résistance t'appartient, aujourd'hui, elle est ta voix » (p.33). L'adoption de Warda de la position fœtale témoignerait du fantasme du retour dans le ventre maternel¹³, un désir de retrouver la quiétude et la paix. Comme cela pourrait bien être un désir de résurrection, ainsi dans l'Égypte Antique¹⁴, les morts sont enterrés en position fœtale, car ils renaîtraient après la mort, et retrouveraient une vie meilleure que celle déjà vécue. Pour ce personnage l'indépendance de l'Algérie serait une renaissance pour les âmes meurtries par le marasme et la torture du colonisateur.

Le rôle du souvenir de la grotte s'avère une échappatoire au chemin de croix qu'elle emprunte depuis sa détention, incarcérée, suppliciée et violée : « Je ne souffre presque plus. Du coup, cette cellule est un paradis, comme la grotte où dort mon aïeule » (p. 33).

Dans ce contexte, la connotation de la grotte est assez proche de celle de la grotte de Calypso, elle garde ses prisonniers dans le but de les protéger des éventuels dangers. En outre, elle est tel un ventre maternel qui couve le fœtus de tous les périls. Les tortionnaires symboliseraient les ombres de la caverne de Platon, qui sont en réalité la manipulation, les idées reçues

¹³ Freud, Sigmund, *L'Homme aux loups*, Paris, Presses universitaires de France, 1990.

¹⁴ Chantre, Ernest, *Les Sépultures dans la position fœtale, en Égypte et en Europe*. in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, tome 22, 1903, p. 142-143.

et l'illusion du colonialisme, alors que la liberté du peuple serait la lumière, la vérité, l'intelligibilité de l'indigène. Il nous semble que le plus important dans la symbolique de la grotte est la lumière¹⁵, cet élément associé au soleil, représente la clarté et l'espoir que pourraient apporter l'indépendance aux populations opprimées.

Laila Hamoutene puise dans le mythe de la grotte cette source intarissable pour la littérature qu'elle soit pour adultes ou enfants, ainsi le fit-elle pour mettre au service de sa fiction les innombrables lectures de cet espace souterrain à la fois fécond et mystérieux, renforçant ainsi l'aspect poétique de sa relecture de l'Histoire et invitant le lecteur à des lectures plurielles de son œuvre.

Conclusion

L'écriture porte en elle encore les stigmates et résurgences des violences des différentes tragédies nationales. L'écriture se fait traumatique. Le récit s'inscrit de même dans le projet d'une écriture de témoignage, un écrit testimonial sur le déferlement des violences en Algérie de 1830 à nos jours.

Le projet littéraire d'Hamoutene s'incruste dans le champ littéraire algérien à la fois de la guerre d'Algérie et de la décennie noire, ce double engagement permet à l'auteure d'interroger et de s'interroger sur l'évolution du statut des femmes. Ce périple mémoriel et atavique prend une plus grande ampleur, en se plaçant dans la grande Histoire du pays, pour reposer à nouveau la question de l'identité féminine, mais collective. Avec une telle option, Hamoutene se situe dans la perpétuité des écrivains féministes, dont l'intention clairement affichée est d'écrire, de s'écrire, à partir de l'intérieur.

Bibliographie

Amrane, Djamila, *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991.
Bougerra, Mohamed Ridha, *Histoire de la littérature du Maghreb*, Paris, Ellipses, 2010.

¹⁵*Encyclopédie des symboles* : « La lumière est un symbole universel de la divinité ou de la spiritualité ; car c'est elle qui a permis à l'univers, en le révélant, de sortir du chaos originel, et qui a repoussé l'obscurité dans ses dernières limites », 1996, p. 376.

- Cazenave, Michel (dir.), *Encyclopédie des symboles*, Paris, La Pochothèque, 1996 [Première édition 1989].
- Chantre, Ernest, *Les Sépultures dans la position fœtale, en Egypte et en Europe*, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, tome 22,1903.
- Dib, Mohamed, *Qui se souvient de la mer ?*, Paris, Le Seuil,1962.
- Djebar, Assia, « Pour quelle vérité... », *Le Magazine littéraire*, n°451, 2006.
- Freud, Sigmund, *L'Homme aux loups*, Paris, Presses universitaires de France,1990.
- Hamoutene, Laila, *Le Châle de Zeineb*, Alger, Casbah,2014.
- Homère, *L'Odyssée : La Grotte de Calypso*, Paris, Le Livre de poche,1979.
- Mechakra, Yamina, *La Grotte éclatée*, Alger, ENAG, 2000.
- Milò, Giuliva, *Lecture et pratique de l'Histoire dans l'œuvre d'Assia Djebar*, Frankfurt, Peter Lang, 2007.
- Platon, *La République, L'Allégorie de la Caverne*, trad. Georges Leroux, Paris, Flammarion, 2016.
- Raimond, Michel, *Le Roman*, Paris, Armand Colin,1989.
- Sambon, Diane, *Les Femmes algériennes pendant la colonisation*, Alger, Casbah, 2013.
- Werner, Herzog, *La Grotte des rêves perdus, Documentaire franco-allemand*, Paris, Métropolitain FilmExport, 2010.